

le suivions. Il y avait de quoi s'étonner, lorsqu'on reportait un moment son attention de la route sur soi-même et sur la troupe. Dans la contrée la plus solitaire du globe, dans un immense désert de montagnes, couvert d'une neige uniforme, où l'on ne connaît, en avant et en arrière, à trois lieues de distance, aucune âme vivante; où l'on a de part et d'autre les vastes abîmes de montagnes entrelacées, voir des hommes à la file, l'un posant le pied dans les vestiges de l'autre; et rien qui frappe les yeux dans cette vaste plaine à surface polie, excepté le sillon qu'on a tracé. Les profondeurs d'où l'on arrive s'étendent à perte de vue dans la brume grisâtre. Les nuages passent par intervalles sur le soleil pâle; la neige tombe à larges flocons dans la profondeur, et répand sur l'ensemble un crêpe incessamment mobile. Je suis persuadé qu'un homme qui, dans ce trajet, laisserait son imagination prendre sur lui quelque empire, devrait, sans danger apparent, mourir d'angoisse et de peur. A proprement parler, on ne court ici aucun risque de chute; les avalanches, lorsque la neige est plus épaisse que maintenant, et qu'elle commence à rouler par son poids, sont seules dangereuses. Cependant nos guides nous disaient qu'ils font ce trajet tout l'hiver, pour porter du Valais au Saint-Gothard des peaux de chèvres, dont il se fait un grand commerce. Alors, pour éviter les avalanches, ils ne suivent pas le même chemin que nous avons pris et ne gravissent pas insensiblement la montagne; ils suivent quelque temps en bas la vallée ouverte, puis ils escaladent directement la montagne escarpée. Cette route est plus sûre, mais beaucoup plus incommode. Après trois heures et demie de marche, nous atteignîmes la croupe de la Furca, auprès de la croix où se trouve la limite d'Ouri et du Valais. A cette place encore, le double sommet qui a fait donner à la montagne son nom fut invisible pour nous. Nous espérions trouver une descente plus commode, mais nos guides nous annoncèrent une neige plus profonde encore, et, en effet, nous la trouvâmes bientôt. Nous allions toujours à la file : celui qui marchait le premier et qui ouvrait la voie, enfonçait souvent jusqu'au-dessus de la ceinture. L'adresse de ces hommes et l'insouciance avec laquelle ils traitaient la chose soutenaient notre courage, et, je dois le dire, pour ce qui me regarde, j'ai eu le bonheur de sou-

tenir cette marche sans grande fatigue. Je ne voudrais pas dire cependant que ce fût une promenade. Le chasseur Hermann assurait qu'il avait eu dans la forêt de Thuringe des neiges aussi profondes, mais il ne put s'empêcher à la fin, de qualifier la Furca en termes énergiques. Un lammergeier<sup>1</sup> passa sur nos têtes avec une incroyable vitesse : c'est le seul être vivant que nous ayons rencontré dans ces solitudes. Nous vîmes briller au soleil, dans le lointain, les montagnes de la vallée d'Urseren. Nos guides voulaient entrer dans un chalet de pierre abandonné, rempli de neige, et prendre quelque nourriture; mais nous les entraîna, afin de ne pas nous arrêter dans l'air froid. Ici serpentent de nouveau d'autres vallées, et nous vîmes bientôt à découvert celle d'Urseren. Nous pressâmes le pas et, après avoir marché trois heures et demie depuis la croix, nous vîmes les toits épars de Réalp. Nous avions questionné plusieurs fois nos guides sur l'auberge, et particulièrement sur le vin que nous pouvions trouver à Réalp. L'espérance qu'ils nous donnaient n'était pas fort brillante, cependant ils nous assurèrent que les capucins du lieu, sans tenir un hospice comme ceux du Saint-Gothard, avaient coutume d'héberger quelquefois les voyageurs : nous trouverions chez eux de bon vin rouge et une meilleure table qu'à l'auberge. Nous envoyâmes en avant un de nos guides, afin de disposer les pères en notre faveur et de nous assurer un gîte. Nous ne tardâmes pas à le suivre et nous arrivâmes bientôt après lui. Un père de haute taille et d'un extérieur remarquable nous reçut à la porte. Il nous fit entrer avec une grande civilité, et, sur le seuil même, il nous pria de vouloir bien les excuser, attendu qu'ils n'étaient pas arrangés, et surtout dans cette saison, pour héberger des hôtes tels que nous. Il nous mena aussitôt dans une chambre chauffée, et s'empressa de nous servir pendant que nous ôtions nos bottes et que nous changions de linge. Il nous pria à diverses reprises de faire absolument comme si nous étions chez nous. Pour la cuisine, disait-il, il faudrait nous résigner, attendu qu'ils étaient au milieu de leur long jeûne, qui dure jusqu'à Noël. Nous lui assurâmes que, dans notre situation, une chambre chaude, un morceau de pain

1. Vautour des agneaux, gypaète.



et un verre de vin combleraient nos désirs. Il nous donna ce que nous demandions, et nous fûmes à peine un peu reposés, qu'il se mit à nous exposer leur situation et leur vie dans ce lieu solitaire. « Nous n'avons pas, disait-il, un hospice comme les pères du Saint-Gothard ; nous sommes les pasteurs du lieu et nous sommes trois. Je suis chargé de la prédication, le deuxième père tient l'école, et le frère gouverne le ménage. » Il poursuivit et nous conta combien c'était une tâche pénible de résider à l'extrémité d'une vallée solitaire, séparée du monde entier, et de faire beaucoup d'ouvrage pour de très-chétifs revenus. Autrefois ce poste, comme les autres du même genre, avait été desservi par un prêtre séculier, mais, un jour, qu'une avalanche ensevelit une partie du village, il s'était enfui avec le saint sacrement. On l'avait déposé et, comme on leur croyait plus de résignation, on les avait mis à sa place. Pour écrire ces détails, je suis monté dans une chambre au-dessus, qui se chauffe d'en bas par un trou. On m'apporte la nouvelle que le repas est servi, et, quoiqu'en nous ayons déjà pris quelque avance, il est le très-bienvenu.

Après neuf heures.

Les pères, les messieurs, les serviteurs et les guides ont pris place tous ensemble à une même table ; mais le frère, qui gouvernait la cuisine, ne s'est montré qu'à la fin du repas. Il avait apprêté, avec des œufs, du lait et de la farine, des mets très-variés, qui, les uns après les autres, ont été fort bien accueillis. Les guides, qui avaient un grand plaisir à parler de notre expédition heureusement terminée, nous célébraient comme des marcheurs d'une force peu commune, et ils assuraient qu'ils ne voudraient pas entreprendre cette course avec tout le monde. Ils nous avouèrent que, ce matin, quand on les avait appelés, l'un d'eux était venu d'abord nous reconnaître, pour voir si nous avions la mine de pouvoir les suivre. Ils se gardaient bien d'accompagner dans cette saison des gens faibles ou vieux, car, lorsqu'ils avaient promis à quelque personne de lui faire franchir le passage, c'était leur devoir, si elle se trouvait fatiguée ou malade, de la porter et même, si elle mourait, de ne pas l'abandonner, à moins qu'ils ne fussent eux-mêmes en danger manifeste de perdre la vie. Cette confiance leva les écluses

aux narrations, et ils se mirent à conter l'un après l'autre des histoires de courses pénibles ou malheureuses dans les montagnes : en quoi ces gens se trouvent comme dans leur élément, de sorte qu'ils racontent avec la plus grande tranquillité des catastrophes auxquelles ils sont exposés eux-mêmes tous les jours. L'un d'eux nous rapporta comme quoi, se trouvant sur le Kandersteg, pour passer la Gemmi avec un camarade (que l'on désigne toujours par le prénom et le surnom), ils avaient trouvé dans la neige profonde une pauvre famille, la mère mourante, l'enfant demi-mort et le père dans un état d'indifférence qui ressemblait à la folie. Il avait pris la femme sur ses épaules, son camarade, le petit garçon, et ils avaient poussé devant eux le père, qui ne voulait pas bouger de la place. A la descente de la Gemmi, la femme lui était morte sur le dos, et il l'avait néanmoins portée jusqu'aux bains de Louèche. Comme nous demandâmes quelles gens c'étaient, et comment ils avaient pu se trouver dans cette saison sur les montagnes, le guide répondit que c'étaient de pauvres gens du canton de Berne, qui, poussés par l'indigence, s'étaient mis en chemin dans cette mauvaise saison pour joindre des parents dans le Valais ou les provinces italiennes, et que l'orage avait surpris. Les guides contèrent ensuite des aventures qui leur étaient arrivées en traversant la Furca pendant l'hiver, avec leurs peaux de chèvres, expéditions qu'ils faisaient d'ailleurs toujours en troupe. Cependant le père nous faisait beaucoup d'excuses sur le souper qu'il nous offrait : nous lui assurâmes de nouveau que nous n'en souhaitions pas davantage, et, comme il dirigea la conversation sur lui-même et sur sa position, nous apprîmes qu'il ne desservait pas ce poste depuis longtemps. Il se mit à parler de la prédication et du talent que devait posséder un prédicateur. Il le comparait à un marchand qui doit prôner sa marchandise et la rendre agréable aux gens par des paroles engageantes. Il poursuivit l'entretien après souper, et, lorsque, s'étant levé, la main gauche appuyée sur la table, accompagnant de la droite ses paroles, il parla lui-même éloquemment de l'éloquence, il nous parut dans ce moment vouloir nous persuader qu'il était lui-même ce marchand bien avisé. Nous l'applaudîmes et il passa de l'exposition à la chose même. Il fit l'éloge de la reli-



gion catholique. « Il faut à l'homme une règle de croyance, disait-il, et qu'elle soit aussi ferme et invariable que possible : c'est son plus grand avantage. Nous avons pour fondement de notre foi l'Écriture, mais elle n'est pas suffisante. Nous ne croyons pas devoir la mettre dans les mains du commun peuple : car, si elle est sainte et porte sur toutes ses pages l'empreinte de l'esprit divin, l'homme qui a des inclinations terrestres ne peut le comprendre ; au contraire, il rencontre partout des sujets de trouble et de scandale. Quel fruit un laïque peut-il retirer des histoires obscènes qui s'y rencontrent, et que le Saint-Esprit a cependant tracées pour fortifier la foi des enfants de Dieu éprouvés et instruits ? De quel avantage sont-elles pour l'homme du commun, qui ne considère pas les choses dans leur ensemble ? Comment se démêlera-t-il dans les contradictions apparentes qui se trouvent çà et là, dans le désordre des livres, les divers styles, puisque la chose est si difficile pour les savants eux-mêmes, et que, sur tant de points, les fidèles doivent tenir leur raison captive ? Que nous faut-il donc enseigner ? Une règle fondée sur l'Écriture, démontrée par la meilleure interprétation de l'Écriture. Et qui doit l'interpréter ? Qui doit fixer cette règle ? Moi peut-être ou tel autre individu ? Nullement. Chacun se compose un système différent, se fait de la chose une idée particulière : de là, autant de personnes, autant on verrait de doctrines, et il en résulterait une indicible confusion, comme cela s'est déjà vu. Non, il n'appartient qu'à la très-sainte Église d'interpréter l'Écriture et de fixer la règle à laquelle nous devons accommoder la conduite de notre âme. Et qui forme cette Église ? Ce n'est point tel ou tel chef, tel ou tel membre : non, ce sont les hommes les plus saints, les plus savants, les plus sages de tous les temps, qui se sont réunis pour construire peu à peu, avec l'aide du Saint-Esprit, ce vaste édifice, harmonieux et universel ; qui, dans les grandes assemblées, se sont communiqué leurs pensées, se sont édifiés mutuellement, ont banni les erreurs et ont donné à notre très-sainte religion une sûreté, une certitude, dont aucune autre ne peut se glorifier ; lui ont creusé un fondement, lui ont élevé un rempart que l'enfer lui-même ne peut détruire. Il en est de même pour le texte des Saintes Écritures. Nous avons la Vul-

gate, nous avons une traduction approuvée de la Vulgate, et, pour chaque maxime, une interprétation approuvée par l'Église. De là cette concordance, qui doit faire l'étonnement de chacun. Que vous m'entendiez parler ici, dans ce coin reculé du monde, ou dans la plus grande capitale du pays le plus éloigné ; que vous entendiez le plus inhabile ou le plus savant : tous parleront un seul et même langage ; un catholique romain entendra toujours la même chose ; partout il sera instruit, édifié de la même façon ; et c'est ce qui fait la certitude de notre foi ; ce qui nous donne le doux contentement, la douce assurance dans laquelle nous vivons, fermement unis l'un avec l'autre, et nous pouvons nous séparer les uns des autres avec l'assurance de nous retrouver plus heureux. » Il avait débité successivement toutes ces réflexions comme dans un discours, plutôt avec le sentiment agréable de se montrer à nous par un côté avantageux, qu'avec le ton d'un catéchiste bigot. Ses mains changeaient tour à tour de position ; il les cachait quelquefois ensemble dans les manches de son froc ; et les laissait reposer sur son ventre ; parfois il tirait déceimment sa tabatière de son capuchon, et l'y rejetait suivant l'usage. Nous l'écoutions attentivement, et il paraissait fort satisfait de notre manière d'accueillir sa doctrine. Quel n'eût pas été son étonnement, si un esprit lui avait révélé soudain qu'il adressait sa harangue à un descendant de Frédéric le Sage !

Le 13 novembre 1779, au sommet du Saint-Gothard, chez les Capucins. Dix heures du matin.

Nous sommes enfin heureusement parvenus au point culminant de notre voyage. Nous voulons, c'est résolu, nous arrêter ici, et tourner nos pas vers la patrie. J'éprouve de singulières impressions dans ces hauts lieux, où je passai quelques jours, il y a quatre ans, dans une autre saison, avec des préoccupations, des sentiments, des espérances et des projets tout différents, lorsque, sans prévoir le sort qui m'attendait, poussé par je ne sais quel mobile, je tournai le dos à l'Italie, et marchai, sans le savoir, au-devant de ma destinée actuelle. Je ne reconnus pas la maison. Quelque temps auparavant, une avalanche l'avait fort endommagée : les pères ont saisi cette occasion et fait une collecte dans le pays, pour agrandir leur habitation et la rendre



plus commode. Les deux pères qui demeurent ici se trouvent absents, mais, à ce que j'apprends, ce sont toujours les mêmes que j'y trouvai il y a quatre ans. Le P. Séraphin, qui occupe ce poste depuis treize années, se trouve à Milan; l'autre doit revenir d'Airolo aujourd'hui même. Le temps est serein et le froid très-rigoureux. Aussitôt que nous aurons dîné, je continuerai ma lettre, car je vois bien que nous ne mettrons guère les pieds dehors.

Après dîner.

Il fait toujours plus froid; on ne peut s'éloigner du poêle; la plus grande jouissance est même de s'asseoir dessus, ce qui est très-faisable dans ces contrées, où les poêles sont construits de pierres plates. Disons d'abord comment nous sommes partis de Réalp et venus jusqu'ici.

Hier au soir, avant de nous mettre au lit, nous suivîmes le père dans sa chambre à coucher, où tout se trouvait rassemblé dans un très-petit espace. Son lit, qui se composait d'un sac de paille et d'une couverture de laine, ne nous sembla pas avoir rien de méritoire, accoutumés comme nous l'étions à une couche toute pareille. Il nous montrait tout avec un grand plaisir et une satisfaction secrète, son armoire à livres et d'autres choses encore. Nous fîmes l'éloge de tout, et nous nous séparâmes fort contents les uns des autres, pour aller dormir. Dans l'arrangement de la chambre, pour dresser deux lits contre une paroi, on les avait faits tous deux plus courts que de raison. Cette incommodité m'empêcha de dormir, jusqu'à ce que j'eusse porté remède à la chose en rapprochant des chaises. Ce matin, quand nous nous sommes réveillés, il était déjà grand jour. Nous sommes descendus, et nous avons trouvé des visages tout à fait gracieux et contents. Nos guides, sur le point de refaire l'agréable chemin de la veille, semblaient juger notre course mémorable; c'était une histoire dont ils se feraient honneur dans la suite auprès d'autres étrangers; et, comme ils furent bien payés, la chose leur parut prendre toutes les proportions d'une aventure. Nous fîmes un bon déjeuner et nous partîmes. Notre chemin longeait la vallée d'Urseren, qui est remarquable en ce que, à une si grande élévation, elle a de beaux pâturages et de beau bétail. On fait ici des fromages que je trouve d'une

qualité supérieure. La vallée ne produit pas d'arbres; seulement des bouquets de saule encadrent la rivière et, sur les pentes des montagnes, s'entrelacent des buissons. C'est, de toutes les contrées que je connais, celle que je trouve la plus aimable et la plus intéressante, soit que d'anciens souvenirs me la rendent chère, soit que tant de merveilles de la nature, enchaînées ensemble, éveillent chez moi un secret et ineffable sentiment de plaisir. Je fais d'abord observer que toute la contrée où je vous promène est couverte de neige; rochers et prairies sont tout blancs. Pas un nuage au ciel, dont l'azur est beaucoup plus sombre qu'on ne le voit d'ordinaire dans le plat pays. Les croupes des montagnes blanches qui s'en détachent sont, les unes étincelantes aux rayons du soleil, les autres bleuâtres dans l'ombre. Après une heure et demie de marche, nous arrivâmes à l'Hôpital, petit village, encore situé dans la vallée d'Urseren, sur le chemin du Saint-Gothard. C'est là que j'ai foulé pour la première fois la trace de mon précédent voyage. Nous entrâmes, et, après avoir commandé notre dîner pour le lendemain, nous gravâmes la montagne. Une longue file de mulets animait de ses clochettes toute la contrée. C'est un bruit qui éveille tous les souvenirs de montagnes. La plus grande partie nous avaient devancés et avaient passablement rompu la route glissante avec leurs fers tranchants. Nous trouvâmes aussi plusieurs cantonniers, chargés de couvrir de terre le verglas, afin de maintenir la route praticable. Le vœu que j'avais fait autrefois de voir un jour cette contrée dans la neige est désormais accompli. La route côtoie la Reuss, qui se précipite de rochers en rochers, et les cascades présentent les plus belles formes. Nous fûmes longtemps captivés par la beauté de l'une d'elles, qui, dans une assez grande largeur, tombait par-dessus des rochers noirs. Çà et là, dans les crevasses et sur les plates-formes, s'étaient fixés des blocs de glace, et l'eau semblait courir sur du marbre moucheté de noir et de blanc. La glace brillait au soleil comme des veines de cristal et des traits de flamme, et l'eau courait et tombait au travers, vive et limpide. Dans les montagnes, il n'est point de compagnons de voyage plus fatigants que les mulets. Leur marche est inégale: en effet, par un singulier instinct, au bas d'un endroit rapide, ils commencent par s'arrêter, puis ils le franchis-



sent rapidement, et se reposent encore au-dessus. Ils s'arrêtent quelquefois aussi dans les places unies, que l'on rencontre çà et là, jusqu'à ce qu'ils soient poussés en avant par le muletier ou par les mulets qui suivent. De là il arrive qu'en cheminant d'un pas égal, on passe avec peine à côté d'eux sur l'étroit chemin et l'on gagne les devants sur des files entières. Si l'on s'arrête pour observer quelque chose, ils dépassent à leur tour le voyageur, et l'on est importuné par le tintement assourdissant de leurs clochettes et par le fardeau étalé sur leurs flancs. C'est ainsi que nous atteignîmes enfin le sommet de la montagne, qu'il faut vous représenter comme une tête chauve, ceinte d'une couronne. On se trouve dans une plaine que des sommets environnent encore; auprès et au loin, la vue est bornée par des rochers nus et par d'autres rochers, en plus grand nombre, couverts de neige.

On a beaucoup de peine à se chauffer, d'autant plus qu'on ne brûle que des branchages; encore doit-on les ménager, parce qu'il faut les monter péniblement de trois lieues à peu près et qu'au-dessus, comme nous l'avons dit, il ne croît presque point de bois. Le père est remonté d'Airolo, tellement saisi par le froid, qu'en arrivant il ne pouvait articuler une parole. Bien qu'ils aient ici la permission de se traiter plus commodément que les autres membres de l'ordre, néanmoins leur vêtement n'est pas fait pour ce climat. Il était monté d'Airolo par une route très-glissante, ayant le vent contraire. Sa barbe était gelée, et il se passa du temps avant qu'il pût se remettre. La conversation roula sur l'incommodité de ce séjour. Le père nous conta comment ils passaient l'année; il nous dit leurs fatigues et leur ménage. Il ne parlait que l'italien, et nous trouvâmes l'occasion de mettre en pratique ce que nos exercices nous en avaient appris au printemps. Vers le soir, nous sortîmes un moment devant la porte, afin de nous faire montrer par le père le sommet qui passe pour le plus élevé du Saint-Gothard; mais à peine nous fut-il possible d'y tenir quelques minutes, tant le froid saisit et pénètre. Aussi, pour cette fois, restons-nous enfermés dans la maison, d'où nous partirons demain, et nous avons du temps en suffisance pour promener nos pensées sur les merveilles du pays.

Une petite description géographique vous fera voir combien est remarquable le point où nous sommes maintenant. A la vérité, le Gothard n'est pas la plus haute montagne de la Suisse, et, en Savoie, le Mont-Blanc est de beaucoup plus élevé: cependant le Gothard n'en est pas moins le roi des montagnes, parce que les plus grandes chaînes y viennent se grouper et s'appuyer. Même, si je ne me trompe, M. Wyttenbach de Berne, qui a vu, du plus haut sommet, les pointes des autres montagnes, m'a conté qu'elles semblent toutes s'incliner vers le Gothard. Les montagnes de Schwitz et d'Ountermwald, enchaînées à celles d'Ouri, s'avancent du nord; de l'est, les montagnes des Grisons; du sud, celles des bailliages italiens, et, de l'ouest, se presse contre ce massif, par la Furca, la double chaîne qui enferme le Valais. Non loin de la maison, se trouvent ici deux petits lacs, dont l'un verse, à travers les ravins et les vallons, le Tessin en Italie, et l'autre, pareillement, la Reuss dans le lac des Quatre-Cantons. A peu de distance, le Rhin prend sa source, et court à l'orient; et, si l'on ajoute le Rhône, qui jaillit au pied de la Furca et court à l'occident le long du Valais, on se trouve ici dans un lieu central d'où les montagnes et les fleuves courent aux quatre points cardinaux.